Dans le faisceau des vivants

Aux Éditions de l'Olivier

En retard pour la guerre
Éditions de l'Olivier, 2006
sous le titre *Ultimatum,* Points n° P2041

Les Âmes sœurs
Éditions de l'Olivier, 2010
Points n° P2539

Mensonges
Éditions de l'Olivier, 2011

Jacob, Jacob
Éditions de l'Olivier, 2014
Points n° P 4173
Prix du Livre Inter, 2015

Chez d'autres éditeurs

Quand j'étais soldate
l'école des loisirs, « Médium », 2002

Une bouteille dans la mer de Gaza
l'école des loisirs, « Médium », 2005

Le Blues de Kippour
Éditions Naïve, 2010

VALÉRIE ZENATTI

Dans le faisceau des vivants

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN : 978.2.8236.1447.3

© Éditions de l'Olivier, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Quand on rencontre quelqu'un, c'est signe que l'on devait croiser son chemin, c'est signe que l'on va recevoir de lui quelque chose qui nous manquait.*
Il ne faut pas ignorer ces rencontres.
Dans chacune d'elles est contenue la promesse d'une découverte. »
Aharon Appelfeld

Je voudrais vivre.
Je voudrais rire et lever des fardeaux,
Je voudrais lutter, aimer et haïr,
Je voudrais prendre le ciel avec mes mains
Et voudrais être libre, respirer et crier.
Je ne veux pas mourir. Non !
Non.
La vie est rouge.
La vie est mienne.
Mienne et tienne.
Mienne.
Selma Meerbaum-Eisinger

ותהא נשמתו צרורה בצרור החיים.
Et que son âme soit tissée dans le faisceau des vivants.
Prière juive

I

Le 31 décembre 2017, je suis allée écouter au théâtre de Versailles un ami violoniste et chanteur qui jouait pour la dernière fois avec son groupe une musique venue de l'Est – Belgrade, Varsovie, Kiev se rejoignaient sous ses doigts, yiddish, serbo-croate, roumain se mélangeaient dans sa voix. J'avais assisté à l'un de ses premiers concerts en 1996, après la naissance de mon fils, et je n'avais pas quitté des yeux le chanteur violoniste capable de danser avec autant de vitalité que ses doigts en avaient pour courir sur les cordes, il était le maître virtuose et facétieux de la scène, de la salle, il jouait de son instrument et de nous, il donnait vie à un monde englouti qui n'était pas celui de mes parents, ni de mes grands-parents, et dont la disparition me hantait, mais avant cette disparition, me répétais-je, il y avait eu des vies, tant de vies, et j'étais avide de toute trace qui en témoignait.

À la fin du concert, nous sommes montés embrasser les musiciens dans les loges et avons bu du champagne dans des gobelets en plastique, nous ne savions pas très bien si nous devions féliciter nos amis ou dire nos regrets de savoir que le groupe ne se produirait plus, il était tard, nous n'avions pas dîné, nous lorgnions les barquettes dans lesquelles stagnaient

des restes de nouilles chinoises commandées par la régie du théâtre dans l'après-midi. Nous avons décidé de rentrer à Paris passer la suite de la soirée, pas pour réveillonner, non, juste pour être ensemble, et nous nous sommes entassés dans la voiture d'une amie.

À minuit pile nous avons longé la tour Eiffel en riant : nous qui ne voulions surtout pas réveillonner, nous nous étions jetés dans la gueule du loup. Des dizaines de voitures étaient arrêtées sur les bas-côtés de la voie sur berge, les gens s'embrassaient dans une gaieté muette et irréelle de l'autre côté de la vitre, une gaieté qui nous semblait factice bien sûr, mais elle ne l'était peut-être pas, quelqu'un dans la voiture a dit Fuck 2017, je crois.

Une heure plus tard, nous buvions un excellent champagne en partageant du pain de mie industriel acheté chez un épicier, un morceau de fromage et une barquette de raviolis aux truffes qui paraissaient monter la garde dans un frigidaire impeccablement propre et vide. La conversation a glissé du concert à l'année qui s'achevait et, pour des raisons qui appartenaient à chacun d'entre nous, nous avons parlé de perte, des enfants qu'il fallait à la fois protéger et armer afin d'y faire face, nous avons trinqué à l'amitié, à la vie, non pas comme à des généralités mais comme ce à quoi nous tenions profondément. Pour moi, l'année qui s'achevait avait été celle des retrouvailles avec mon violon, scellées par mon intégration à un orchestre.

Après des décennies où je n'avais presque plus joué, j'avais repris place derrière un pupitre et chaque lundi soir, les notes à l'harmonie tâtonnante des instruments en train de s'accorder indiquaient que j'entrais dans un espace où la musique prenait l'ascendant sur les mots, ma poitrine se dilatait, je respirais autrement. J'avais aussi connu un bouleversement intérieur qui avait renouvelé mon regard sur ma vie, j'aimais le mystère d'une autre existence croisant soudain la mienne et l'éclairant d'un jour nouveau, je ne cherchais pas à en comprendre les raisons, contempler ses effets me suffisait, mes oreilles entendaient autrement, mes yeux voyaient différemment, à travers un filtre qui ajoutait netteté, joie et clarté au monde.

Qu'attendais-je de l'année qui commençait ce soir-là tandis que je rentrais chez moi ? Écrire, approfondir ma perception des êtres et de leurs mouvements, aimer, être aimée, arrêter de fumer. Je ressentais une crainte sourde aussi. Depuis 2015, les premiers jours de janvier recelaient la mémoire d'une sidération qui avait subitement fait perdre leur sens aux vœux prononcés, engloutis par la faille ouverte entre ce que l'on souhaitait pour le monde, et sa réalité.

Le 1er janvier, je composais le numéro d'Aharon Appelfeld pour lui souhaiter une bonne santé, une année d'écriture et de quiétude, et j'apprenais qu'il était hospitalisé depuis deux jours, mais qu'il allait probablement sortir bientôt. Il dormait et je ne pouvais lui parler.

Le mercredi 3 janvier, les médecins ne pouvant se prononcer sur son état, j'ai réservé un aller-retour Paris-Tel-Aviv pour le lendemain matin.

J'ai passé la nuit allongée dans mon lit, le corps raide, incapable de dormir, entendant sa voix et lui parlant, dans un dialogue d'une densité qui m'affolait et me comblait. Nos phrases s'entremêlaient pour faire surgir avec une précision absolue la matière vivante et brûlante de tout ce qui nous reliait. J'ai réussi à dormir une heure avant que le réveil sonne, et dans le taxi qui me conduisait à l'aéroport, à 7 h 04, une alerte du quotidien israélien *Haaretz* s'est inscrite sur l'écran de mon téléphone, annonçant : « L'écrivain Aharon Appelfeld, lauréat du prix de littérature d'Israël, est mort cette nuit à l'âge de 85 ans. »

*

Dans la navette roulant sur le tarmac d'Orly-Sud, j'ai eu une sensation de mouvement syncopé : j'allais m'envoler vers Tel-Aviv malgré l'annonce de la mort, je me dirigeais vers quelqu'un que je ne verrais pas, l'intention de ce voyage était déjà caduque, j'arriverais trop tard et je partais pourtant, titubante et nauséeuse par manque de sommeil, et l'odeur du kérosène qui s'engouffrait en moi en imprégnant ma gorge d'une traînée acide amplifiait mon écœurement.

J'ai fermé les yeux, cherché sous le noir de mes paupières un repos qui se dérobait, et lorsque je les ai rouvertes, j'ai senti un regard posé sur moi. Une jeune femme me dévisageait si intensément que j'ai cru qu'elle me reprochait de rester affalée sur un siège alors qu'elle était debout, portant contre elle une petite fille endormie dans un kangourou. Je lui ai demandé en français si elle voulait ma place, mais elle continuait à me fixer. Croyant qu'elle n'avait pas compris ma proposition, je lui ai posé la même question en hébreu, mais c'est en français qu'elle m'a demandé si j'étais bien Valérie Zenatti, et j'ai dit oui. Son sourire s'est élargi, elle m'a parlé de mes romans d'une voix très douce, puis elle a ajouté, J'aime tant vos traductions d'Aharon Appelfeld. Je ne pouvais la laisser prononcer ce nom sans rien dire, ni me contenter de hocher la tête en la remerciant d'un sourire flatté et modeste, alors j'ai énoncé quelques mots que je ne m'attendais pas à devoir rassembler si vite, Justement, je pars en Israël, je ne le réalise pas encore très bien, mais Aharon nous a quittés il y a quelques heures à peine. Elle a murmuré, Je suis désolée pour vous, puis elle m'a dit avec une conviction et une gentillesse infinies, un savoir qu'elle semblait détenir spécialement pour me l'offrir ce matin-là : Il faut que vous alliez à Czernowitz, je suis sûre que ça vous fera du bien, ça vous ouvrira à quelque chose d'important, vous verrez, c'est une ville très inspirante.

Une fois dans l'avion, j'ai essayé d'échapper à une femme qui avait assisté à la discussion et cherchait à savoir comment on devient écrivain, si j'avais fait des études particulières ou si c'était plutôt de famille. C'est une question à laquelle d'ordinaire je réponds volontiers, en prenant mon temps, car j'aime réfléchir à ce verbe, écrire, à la façon dont son sens se déploie pour moi depuis des années, mais je ne savais plus à cet instant ce que ce verbe signifiait pour moi, je pressentais sans doute qu'il était en train de subir une transformation et c'est là, dans les airs entre Paris et Tel-Aviv, suspendue entre les deux pays qui m'ont chacun donné leur langue, que mon aphasie a commencé, ou plutôt mon besoin d'aphasie et de surdité. Je ne voulais pas que l'on me parle, je voulais retrouver le silence de la nuit qui venait de s'achever, ce temps halluciné qui n'avait ressemblé à aucun autre. J'avais l'impression que la conversation entre Aharon et moi avait eu lieu en hébreu et en français, nous nous étions tout dit, nous avions tout su et compris l'un de l'autre, nous avions partagé notre part la plus enfouie, mais j'avais beau fermer les yeux et serrer les poings pour me souvenir, je ne parvenais pas à retrouver une seule phrase prononcée ou entendue, et lorsque l'avion a entamé sa descente, j'ai collé mon nez au hublot pour situer l'hôpital, j'ai imaginé une volute cristalline s'évaporant dans le ciel de Tel-Aviv tandis que je m'adressais à Aharon au cœur de la nuit et que j'entendais sa voix me répondre, je me suis